

La mémoire des mots, un problème fondamental pour la traduction / Antoine Noujaim. — Extrait de : Revue des lettres et de traduction. — N° 4 (1998), pp. 31-55.

Bibliogr.

I. Langage et langues. II. Traduction —  
Lexicographie.

PER L1037 / FL150598P

# **LA MÉMOIRE DES MOTS, UN PROBLÈME FONDAMENTAL POUR LA TRADUCTION**

*Antoine NOUJAIM  
Université Libanaise*

La traduction est une opération complexe. Transfert de sens d'une langue à une autre ou simple transcodage de mots? En fait, dans le cas où elle serait une correspondance de mots, il est rare de trouver un mot qui soit l'équivalent parfait d'un autre, chacun ayant sa propre histoire philologique, étymologique, phonétique, sémantique. Dans le cas même où on la considère comme un transfert de sens d'une langue à l'autre, la difficulté persiste, car on ne peut dissocier ce sens du texte qui en constitue la trame, et des mots qui en constituent les éléments, chacun ayant évidemment un sens précis dans le contexte bien déterminé, tout en se profilant cependant sur un fond dont les racines remontent très loin dans le passé, aux moments germinatifs et nébuleux de la formation d'une langue et d'un peuple.

Le mot dans la langue n'a pas, en effet, d'existence détachée. Sa mémoire peut parfois s'étendre à la mesure de l'histoire de la langue elle-même. Son étymologie peut évoquer des contacts lointains, sinon originaires, avec d'autres langues et d'autres cultures. Son évolution phonétique va de concert avec l'évolution de la langue elle-même dont elle reproduit les repères principaux. Son pouvoir magique de signification est fonction, lui aussi, de l'évolution culturelle de toute une société.

Les dimensions de la mémoire des mots s'étendent, en effet, aux mesures des dimensions d'une langue, d'une civilisation, d'une culture et d'une vision du monde en perpétuel mouvement conditionné

par des mobiles internes et d'autres externes résultant du choc et de la rencontre avec d'autres langues, civilisations, cultures et visions du monde.

Si la traduction des mots peut rendre compte de leur état synchronique actuel, il est difficile qu'elle puisse envelopper toute leur diachronie et la sous-entendre comme un fond indispensable, indissociable du sens contemporain de ces mots, qui en prolonge le contexte de signification dans l'espace et dans le temps. Cette difficulté est d'autant plus marquée que les deux langues source et cible, à savoir l'arabe et le français ou l'anglais, n'appartiennent pas à la même famille.

À cela s'ajoute, pour certaines langues, comme l'arabe, que la diachronie elle-même est fonction d'une synchronie bien fixe qui introduit l'«a-temporel» comme une référence de base inaltérable, pour le temporel; d'où «l'intraduisibilité» de «l'a-temporel» dans des langues qui ne respectent pas ce caractère. Quelle place jouent les mots dans l'opération de traduction? Peut-on rendre compte, dans cette opération, de toute la mémoire des mots? Peut-on considérer la traduction du sens comme un subterfuge valable à la difficulté de reproduire des mots équivalents à ceux de la langue-source, avec leur mémoire?

Nous essayerons, à partir d'exemples tirés de la langue française et de la langue arabe, de montrer les difficultés inhérentes à la traduction des mots qui ont leur mémoire respective dans chacune de ces deux langues.

### **Originalité des mots et des langues**

Les langues ont leur système propre: leur grammaire, leur syntaxe, leur génie particulier; mais aussi leurs mots dont quelques-uns ont une saveur originale et unique, ce qui pose un problème certain pour la traduction. «Les langues [...] sont des systèmes originaux, conditionnés par l'histoire et qui réalisent des entités selon des universaux, mais aussi selon des valeurs propres» (Clas André et

Bouillon Pierrette, 1994. p XV). Il est des mots quasi intraduisibles. Ainsi en est-il d'un «magari» ou d'un «aggiornamento» en italien, qui ont toute une autre saveur et expressivité qu'un «ah si!» ou une «mise à jour». Ainsi en est-il d'une «نخوة : nakhwa» ou d'une «مرؤة : muruat» en arabe dont s'approchent des termes comme générosité, honnêteté, courage, sans s'y superposer cependant.

Les exemples de ce genre abondent dans chaque langue, ce qui complique davantage le problème de la traduction, les mots ayant chacun son individualité propre à l'intérieur d'un système linguistique qui les recouvre, lui aussi, d'un cachet distinctif. Pour s'en rendre compte, il suffit de considérer comment la même langue est différemment employée par des peuples différents ou des collectivités distinctes à l'intérieur d'un même peuple. Sans aucune difficulté, on peut constater des divergences plus ou moins importantes entre l'anglais britannique et l'anglais américain, entre le français en usage au Canada et celui en usage en France (par ex. «chauffer un car» et «conduire une voiture»), entre les différents dialectes, voire les emplois littéraires variés de la même langue arabe, d'un pays à l'autre.

Il est évident qu'un tel phénomène de divergence crée des ambiguïtés à lever par le traducteur. Le problème n'en devient que plus crucial quand on voit comment des langues de la même famille transforment, chacune à son compte, le sens d'une même racine dont elles conservent les sons. Dans les langues sémites, une même racine comme «sabar» donne le «sabro» syriaque qui signifie l'espérance, et le «sabre» arabe qui signifie l'endurance; une racine «'ebed» donne le verbe syriaque «'bed» qui signifie «faire», «adorer», alors qu'elle donne le verbe arabe «'abada» qui signifie également «travailler» et «adorer», mais avec une notion de servitude. En hébreu, il semble que la même racine dans «'Abed Yahvé» signifie: serviteur de Dieu. C'est la personne qui s'anéantit devant Dieu. Une autre racine comme «imar» devient en syriaque «émar» et se traduit par «dire», alors qu'elle devient en arabe «amara» et se traduit par «ordonner». Une dernière racine de ce genre enfin comme «nassiya» donne le «nessiyono» syriaque qui signifie la tentation; et le «nissiyâne» arabe, qui signifie l'oubli.

On pourrait dégager, à partir de ces exemples, des divergences significatives quant à la notion de travail par rapport à des bédouins et des sédentaires; la notion de péché où la volonté joue un rôle important, et celle d'omission par un phénomène d'oubli; la notion de parole libre et celle d'ordre dicté; la notion d'espérance eschatologique et celle d'endurance physique et psychique. Marqué par ses conditions géographiques, historiques, ethniques même, religieuses et culturelles, chaque peuple emploie les mots et leur confère un sens, à sa manière.

Chaque mot a certes sa dénotation, mais aussi une connotation sociolinguistique. Chien peut connoter la bassesse pour certains peuples ou collectivités, vache un caractère sacré, cochon la saleté... «Les connotations constituent un fait linguistique collectif, ni purement individuel ni non plus totalement général ou universel, à vrai dire intermédiaire entre la parole et la langue, mais plus proche de cette dernière» (Ladmiral, 1994, p. 145).

Même les nombres qui devraient être les plus impersonnels ou scientifiques, ont des connotations collectives et particulières: ainsi de 1, 3, 7, 13... «À l'intérieur même du langage scientifique, le recours à tel ou tel terme connote en général l'appartenance à une école déterminée et un investissement de la personne du chercheur, sujet de l'énonciation» (Ladmiral, 1994, p. 153). Les langues s'enveloppent en outre de dimensions mythologiques qui s'attachent aux mots et que l'on ne saurait ignorer. «Le traducteur doit être un dragueur - qui fasse remonter à la surface, en langue-cible, du fond de la langue-source et en aval, la substance de ces dépôts connotatifs, car ils peuvent receler des trésors dont viendra s'orner le langage poétique comme le langage courant» (Ladmiral, 1994, p. 155).

Il s'ensuit que chaque langue a son génie et son univers mental; en somme, chacune exprime une vision particulière du monde. Ceci montre par le fait même qu'il est très difficile de pouvoir traduire les nuances contenues dans les termes de chaque langue dont il faut remonter l'histoire. Ceci étant vrai des langues appartenant à la même famille originelle comme l'arabe et le syriaque, combien plus vrai encore ne devrait-il être à propos de langues de familles différentes

comme l'arabe et le français! Le Français qui prononce le terme «Soudan» n'a pas présent à l'esprit ce que les Arabes ont senti pour la première fois en découvrant ce pays, ce qui les a entraînés à le dénommer «السودان : les noirs». Le même phénomène, mais inverse, se produit peut-être pour les Arabes qui prononcent le terme «Nigeria» dont la racine est significative pour les Occidentaux. Les mots ont, ainsi, chacun son histoire et sa mémoire. Les correspondants qu'on leur trouve risquent souvent de manquer cette originalité propre; ils en traduisent le sens immédiat, actuel, et ratent les évocations lointaines. En termes de dénotation et de connotation, on pourrait dire «que les mots cheval, canasson et coursier (ou employeur, patron et chef d'entreprise, etc.) ont la même dénotation, le même dénoté, alors que chacun des trois est porteur d'une connotation différente» (Ladmiral, 1994. p. 117), ce qui rend la tâche du traducteur plus difficile.

À la difficulté importante de l'originalité des mots, s'ajoute avec plus d'acuité encore la difficulté émanant de la divergence des attitudes vis-à-vis des mots dans la traduction.

### **Importance des mots**

Les mots dans un texte à traduire suscitent, en effet, chez les traducteurs et les théoriciens de la traduction, des attitudes variées, voire opposées. Certaines religions, notamment les religions «révélées», revêtent les mots d'un cachet sacré. Dans la Bible, Abram qui suit la consigne divine et se dénomme Abraham, n'est presque plus la même personne. Le changement de nom exprime un changement de condition, de profession ou de vocation. Ainsi en est-il des Esquimaux qui changent de nom, en fonction de leur travail en été ou en hiver. La dénomination est un phénomène culturel et même existentiel, d'une importance capitale. Dans la même Bible, au livre de la Genèse, c'est à travers des mots que l'acte de création s'opère. «Dieu dit: que l'univers soit et l'univers fut». Davantage, en voyant l'homme mélancolique, Dieu lui conseilla de donner des noms aux créatures. «L'homme désigna par leur nom tout bétail, tout oiseau du ciel et toute bête des champs...» (Gn 2,20). Une manière de les recréer

et de les faire exister pour lui-même! Depuis les origines, les mots ont un caractère magique, sacré, créateur... Dans le Christianisme, «le Verbe» désigne le Christ, qui n'a pas manqué de déclarer: «Le ciel et la terre passeront et mes paroles ne passeront pas» (Mt. 24, 35). Dans l'Islam, le Coran est la parole éternelle de Dieu.

Sur un plan différent, des théoriciens modernes et certains praticiens de la traduction en parviennent au culte des mots. Peter Newmark affirme: «We do translate words because there is nothing else to translate; there are only the words on the page; there is nothing else there». (Newmark Peter, *À Textbook of translation*. New York - London, Practice Hall International, 1988. p. 73 in Lederer Marianne, 1990, p. 62). Dans le même ouvrage, il déclare aussi: «Many translators say you should never translate words, you translate sentences or ideas or messages. I think they are fooling themselves» (ibid. p. 63). Prise de position pour la «traduction sémantique» aux dépens de la «traduction communicative» ou pour une nouvelle forme de «traduction littérale» aux dépens de la «traduction libre», ces affirmations dénotent une grande confiance en l'originalité des mots et en leur pouvoir magique d'expression, ainsi qu'une croyance à la nécessité de l'exactitude et de la fidélité dans la traduction.

Quant à l'opposition du sens et des mots, c'est un faux problème. Tout en reconnaissant que l'accomplissement du sens ne se réalise qu'à travers une phrase dans un texte, on peut dire qu'il n'y a pas de mots sans significations, ni de sens qui ne soit pas véhiculé par des mots ou des signes quelconques. On peut certes adhérer à l'opinion de Jean-Paul Sartre qui écrit dans *Qu'est-ce que la littérature*: «Dès le départ, le sens n'est plus contenu dans les mots puisque c'est lui, au contraire, qui permet de comprendre la signification de chacun d'eux; et l'objet littéraire quoiqu'il se réalise à travers le langage, n'est jamais donné dans le langage; [...] aussi les cent mille mots alignés dans un livre peuvent être lus un à un sans que le sens de l'œuvre en jaillisse; le sens n'est pas la somme des mots, il en est la totalité organique». (Sartre Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature?*, Gallimard 1985 pp. 50-51; in Lederer Marianne, 1994 pp. 23-24). Mais si le sens des mots se précise à travers la phrase, et celui de la phrase à travers le texte, cela n'empêche que ces mots, pris isolément, sont des éléments

de phrases en puissance, et des promesses de sens en germination. Les mots sont, en effet, de mystérieux êtres énigmatiques. Dépositaires de l'expérience intellectuelle séculaire des peuples, ils ont un pouvoir magique de représentation, de reproduction et même de création. À considérer leur capacité d'évaluation et les péripéties de leur histoire, on les prendrait pour des êtres vivants, sans que cela n'empêche certains de leur dénier tout genre de halo et de les accuser de trahison vis-à-vis des idées. Le problème n'en devient que plus complexe et grave, en traduction: quelle place accorder aux mots dans la traduction? doit-on opter pour une traduction de mots ou une traduction de sens? et dans le cas où l'on traduit le sens, peut-on détacher le sens des mots qui l'expriment? peut-on rendre toutes les charges culturelles, affectives et historiques dont ils sont porteurs? en traduisant des mots ou des phrases, que fait-on de la mémoire des mots? si toute traduction est une trahison, ne le serait-elle pas encore plus lorsqu'on reconnaît aux mots des dimensions spatio-temporelles qui transcendent le «hic et nunc» de l'écrivain, du traducteur et des destinataires dans les deux langues? Cette problématique est d'autant plus difficile que les mots, en tant que tels, sont insignifiants pour d'aucuns et riches pour d'autres, des éléments du langage, fortuits et contingents pour certains, essentiels et indispensables pour d'autres.

### **Répercussion sur la traduction**

Le mot traduction, dans son acception la plus générale, «désigne toute forme de «médiation interlinguistique», permettant de transmettre de l'information entre locuteurs de langues différentes. La traduction fait passer un message d'une langue de départ (LD) ou langue-source dans une langue d'arrivée (LA) ou langue-cible». (Ladmiral, 1994, p. 11). Le message à transférer d'une langue à une autre est évidemment exprimé par un texte; ce dernier est composé de phrases qui sont, à leur tour, composées de mots. Ceci situe la traduction, d'emblée, au coeur de l'univers des mots à comprendre, à reproduire et à respecter dans les deux opérations. «Le traducteur, dit Cary (1963 b: 33), se doit de savoir -et de sentir- qu'à certaines époques des gens étaient convaincus que prononcer un mot équivalait



à créer une chose, qu'une phrase pouvait déclencher des bouleversements dans l'ordre cosmique, que connaître le nom d'une bête donnait prise sur la bête, que pour évoquer le démon et l'obliger à agir il suffisait d'écrire son nom et qu'on n'avait pas le droit de prononcer le nom de Dieu» (in Larose, 1989, p. 4). Certaines tribus arabes, avant l'Islam, croyaient qu'en donnant à leurs enfants des noms de bêtes féroces ou de carnassiers: «Fahed: panthère», «Assad: lion»; «Sacre: faucon», etc. elles les prémunissaient contre leurs agressions.

Les mots ayant cette valeur sacrée ou magique, on comprend qu'il y ait deux approches pour les traduire. Si l'une est la traduction par équivalences, comme nous le verrons plus loin, l'autre est caractérisée par la recherche systématique de correspondances; elle «s'efforce de conserver des signifiés en changeant de signifiants» (Lederer Marianne, 1994, p. 67). Sans discuter de la première approche, pour l'instant, disons que la deuxième accorde aux mots une valeur primordiale.

Si dans les temps modernes, l'homme ordinaire, à force de lire les mots sans attention et de les redire sans y penser dans les conversations, a oublié leur magie et leur charme et s'est laissé entraîner par un ensemble de mécanismes dépersonnalisants, le traducteur, lui, contraint d'y faire attention et de les écouter, retrouve leur charme et leur goût. Le respect qu'il a des mots du texte de départ suscite parfois en lui l'obsession de l'équivalent et du terme adéquat à retrouver dans la langue-cible. Tout au moins, il se trouve en face de la très vieille problématique qui n'a cessé de se poser de diverses manières au cours des siècles, et qui réapparaît avec plus d'acuité, à cette ère de l'ordinateur: la traduction peut-elle se faire mot à mot? Les théoriciens de la traduction et les traducteurs eux-mêmes, n'ont cessé d'opter chacun pour une solution propre qui concorde avec son système général. Pour Jean-René Ladmiral, le problème de la traduction est souvent posé dans les termes antinomiques d'un débat académique: traduction littérale ou traduction littéraire dite «libre», autrement dit la fidélité ou l'élégance, la lettre ou l'esprit. Ce sont ces deux pôles d'une même alternative, indéfiniment rebaptisés, qui scandent l'histoire de la traduction selon un mouvement de balancier

entre «l'équivalence formelle» et «l'équivalence dynamique» (E.A. Nida, 1964, p. 159 sqq.), entre le mot-à-mot et les «belles infidèles» (cf. G. Mounin, 1955)... [Ladmiral, 1994, p. 14]. Dans certaines théories, on sent le respect des mots, même si par ailleurs ces théories présentent des conceptions divergentes de la traduction.

### **Traduction des mots et rigueur des théories**

Larose décrit, parmi les théories contemporaines de la traduction, celle de Vinay et Darbelnet qui représentent ce qu'on nomma naguère l'École montréalaise de stylistique: «la traduction est d'abord et avant tout «une discipline exacte» et, même s'il n'y a pas de traduction unique d'un passage donné, «il est permis de supposer que si nous connaissions mieux les méthodes qui gouvernent le passage d'une langue à une autre, nous arriverions dans un nombre toujours plus grand de cas à des solutions uniques» (Vinay Jean-Paul et Darbelnet Jean, *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Montréal, Beauchemin, 1968, p. 24). Ce postulat cependant amène les auteurs à privilégier une solution parmi de nombreux équivalents potentiels et donne ainsi l'impression au lecteur, à cause de l'accumulation d'exemples de rapprochements langue à langue, que pour chaque segment en langue de départ (LD), il n'existe qu'un seul équivalent en langue d'arrivée (LA), et ce, malgré les nombreuses mises en garde qu'ils adressent audit lecteur» (Larose, 1989: 13). Bien que Vinay et Darbelnet ne soient pas partisans de la littéralité en traduction, cette ambition d'en faire «une discipline exacte» avec des solutions uniques, ne manque pas de respect vis-à-vis des mots et des segments de langue auxquels il faut trouver des segments équivalents dans la langue d'arrivée. Analysant la théorie de Darbelnet, Larose affirme: «Dans *Niveaux de la traduction*, Darbelnet définit la traduction comme étant «l'opération qui consiste à faire passer d'une langue dans une autre tous les éléments de sens d'un passage et rien que ses éléments, en s'assurant qu'ils conservent dans la langue d'arrivée leur importance relative, ainsi que leur tonalité, et en tenant compte des différences que présentent entre elles les cultures auxquelles correspondent respectivement la langue de départ et la langue

d'arrivée». Par éléments de sens, l'auteur entend les unités sémantiques, c'est-à-dire les unités de pensée ou unités de traduction. Ces éléments de sens n'excluent pas les signes de ponctuation ou de graphie: par exemple, «la rue de Rivoli» est une rue de Paris, tandis que «la Rue de Rivoli désigne le ministère des Finances» (Larose, 1989, p. 28). Il en va de même pour le Quai d'Orsay avec ou sans lettre capitale...

Le dictionnaire encyclopédique Quillet présente une conception analogue de la traduction, quant à la méthode qu'il semble prôner et au résultat obtenu: «Rejetant le système ancien qui, aux XVIIe et XVIIIe siècles, avait abouti aux «belles infidèles» qui prétendaient ajouter grâce et élégance à l'œuvre originale, on considère aujourd'hui qu'une bonne traduction doit serrer le texte de l'auteur d'aussi près que possible, en conservant toutes les images, les tours de pensée, l'ordre des mots même, le ton et les caractéristiques du style propre de l'écrivain sans en rien retrancher, ni rien y ajouter: il doit s'établir ainsi une sorte de parenté spirituelle et artistique entre l'auteur et le traducteur, de telle sorte que la traduction puisse paraître à la lecture une œuvre originale, et que si, d'autre part, on la collationne avec l'original, on l'y retrouve intégralement» (Quillet, Dictionnaire Encyclopédique, p. 69-70)

De tendance plutôt linguistique, certains théoriciens, voire certains praticiens de la traduction, soucieux d'appliquer le positivisme dans tous les domaines de la connaissance et de l'action, prennent des attitudes, plus rigoristes que rigoureuses, et montrent un tel attachement aux mots, aux tournures stylistiques et grammaticales et à la forme de sorte que leur traduction finit par être littérale ou mot à mot, un transcodage de mots ou de phrases. Il se produit une sorte de socialisation du texte-source qui empêche que l'on puisse s'en éloigner, ne serait-ce que formellement. La traduction des textes sacrés a longtemps suscité des craintes et des méfiances: il a fallu l'auréole des Septante pour que les Juifs admettent la traduction de la Bible. Lorsque les textes-sources ont un cachet sacré, leurs traducteurs sont psychologiquement portés à en respecter la littéralité.

Il est clair que de telles attitudes, ne mésestiment pas l'importance des mots comme segments ou éléments de segments de phrases dans les deux langues de départ et d'arrivée. Vinay et Darbelnet, Newmark, les traducteurs des textes sacrés et les partisans de la littéralité n'ont pas la même conception de la traduction. On peut cependant, malgré les divergences parfois radicales entre leurs théories respectives, en dégager une attention marquée aux mots et à la nécessité de s'y astreindre pour que le texte traduit ne soit pas une adaptation de l'original.

En fait, quelles que soient les théories adoptées en traduction, elles ne peuvent faire fi des mots que chaque langue utilise selon ses propres normes grammaticales pour l'expression des idées. Il est vrai, comme nous l'avons déjà mentionné, que le mot: nom, verbe, déterminant, ne trouve la plénitude de sa signification que dans la phrase, et celle-ci dans le paragraphe et le texte. Il reste néanmoins admis par tout le monde que le mot, en tant que lexème, a sa signification en lui-même. Plus, il est soumis aux péripéties du temps; comme un être vivant, il naît, grandit, se développe, vieillit, devient archaïque, peut même mourir et ressusciter ... Il a un passé, un présent et un avenir. Comme tel, le mot que la langue propose à l'emploi actuellement n'est pas «a-temporel»; s'il dépend des besoins de la société de cette époque et de l'usage qu'on en fait hic et nunc, il n'en est pas pour autant dépourvu d'histoire. «Les mots sont ces lieux de mesure où s'enracinent une identité culturelle, un système politique, une époque, un homme, un type de société, une discipline (nouvelle). Ils véhiculent des valeurs de la culture, au sens large, à laquelle ils sont liés». Cela ne fait que rendre plus complexe l'opération de les traduire: si le traducteur connaît bien le sens actuel des mots, sa connaissance embrasse-t-elle toute l'histoire dont ces mots sont chargés, pour que sa traduction puisse être fidèle et reproduire tout le sens qu'ils expriment?

Les exemples de phénomènes propres à chaque langue, quant à la signification des mots et leurs dimensions socioculturelles, sont très nombreux. On peut se contenter de méditer sur certains parmi ces cas sémantiques originaux, choisis surtout dans le domaine de la dénomination.

\* *Les noms propres*

Chaque langue a ses noms propres. Dans les langues sémites, ces noms propres ont souvent une signification qu'il est difficile de traduire dans les langues européennes, sans faire perdre à ces noms une part très importante de leur signification et de la vision du monde qu'ils renferment. Ainsi de tous les noms composés avec la racine «Ile» en araméen: Gibraïl, Mikhaïl, Raphaïl... qui deviennent en français Gabriel, Michel, Raphaël, perdant beaucoup de l'ambiance religieuse, culturelle, sociologique, mythologique ... qu'ils suggéraient dans la langue d'origine: Gabriel signifie la puissance du dieu des dieux, Raphaël = la miséricorde du dieu des dieux, Michel = la crainte du dieu des dieux. La même chose peut être dite des mots composés avec la racine «Allah» en arabe: Nasrallah = victoire de Dieu, Choukrallah = remerciement de Dieu, etc. Tous ces noms évoquent naturellement une atmosphère religieuse. En les empruntant tels qu'ils sont, le traducteur peut faire sentir à ses lecteurs cette ambiance particulière. Mais son texte reste imprécis: il devrait rendre compte précis de tous les implicites religieux auxquels les parents ou les grands-parents, voire les aïeux lointains, ont sans doute pensé en choisissant ces noms pour leurs enfants. Les dictionnaires monolingues rappellent parfois l'étymologie de ces mots. Les dictionnaires bilingues le font rarement; les traducteurs se contentent d'emprunter les mots tels qu'ils sont dans la langue d'origine, avec quelques variantes parfois comme dans le cas de Michel (provenant de Mikhaïl), ce qui déroute davantage les lecteurs. Le même cas peut se présenter pour la traduction en arabe des noms propres d'origine gréco-latine ou française comme Auguste (Augustus) qui devient اوغسطس «Ugustus» en arabe, sans évoquer tout le halo de dignité et de vénération implicite dans «Auguste» et que rendrait bien un terme comme Jalil جليل ou au féminin Jalila جليلة. Ainsi de Théodore qui devrait se traduire plutôt par Atallah = don de Dieu, de Théophile (Théophilos) qui devrait se traduire plutôt par Hubballah = amour de Dieu, tout en soulignant que la notion de Dieu n'est pas la même dans le contexte culturel des deux langues arabe et française.

Bref, les limites de cette étude ne permettent pas de citer un plus grand nombre de cas de traduction de noms propres par emprunt. Il est

évident qu'un tel procédé respecte l'étymologie du mot et sa sonorité; mais en l'absence de notes explicatives du traducteur qui pourraient compenser la perte infligée au sens, ce procédé fait souvent perdre au mot une grande partie de sa mémoire. Pour sauvegarder cette mémoire il vaudrait mieux traduire le mot par un autre dont l'étymologie est analogique à la sienne, malgré les divergences qui peuvent exister entre les éléments qui composent les deux étymologies.

### \* *Les noms communs*

La traduction étymologique des noms propres n'est en fait qu'un cas particulier de la traduction des noms communs. Ceci nous conduit à l'analyse du procédé de traduction par un transcodage de mots qui suppose qu'à chaque mot de la langue-source correspond un mot équivalent dans la langue-cible.

En fait, ce principe est très souvent aléatoire. L'équation de correspondance entre les termes qui désignent le même objet dans deux langues de familles différentes n'est pas absolue. La compréhension et l'extension des deux termes et des deux concepts peuvent ne pas être identiques: le terme homme qui désigne l'homme ou la femme est traduit par « انسان » ('insān) alors que le même terme homme qui désigne l'homme par opposition à la femme (le «vir» latin) est traduit par « رجل » (rajul). De la même manière, le terme humanité est traduit tantôt par « انسانية » ('insāniyat), tantôt par « بشرية » (basariyat) ce qui rappelle le «besro» syriaque, c'est-à-dire la chair par opposition à l'esprit pur; et la mémoire du mot nous plonge ainsi dans toute une philosophie de l'incarnation et de la dualité de la nature humaine qui ne signifient pas la même chose pour des Sémites et des Gréco-Romains, des Orientaux et des occidentaux, des Arabes et des Européens...

Par ailleurs, les mots, pris isolément, étant souvent polysémiques, leur sens est ambigu. Cette ambiguïté est certes levée par la phrase et le texte qui précisent le sens à choisir ou à conférer aux mots. Ceci ne permet pas cependant de résoudre le problème de la mémoire des mots à recréer par l'opération traductrice. Si l'on prend par exemple le terme «personne», mis à part le pronom indéfini qu'il désigne, il peut

être traduit par « شخص » (sakhs), « اقنوم » (Uqnum = hypostase), « ذات » (thât = un ipse d'où vient ipséité)... Même si le texte indique le sens à donner à ce mot, ce sens ne rend pas compte de la charge philosophique, théologique et culturelle de chacun de ses emplois. La mémoire du mot «personne» renferme toute une théologie christologique et trinitaire qu'on ne trouve pas dans le terme «sakhs» qui rappelle plutôt le «persona latin: le masque» et le personnage ou la personnalité que l'on aperçoit dans « ما يشخص اليه ». La mémoire du terme « الذات : thât » arabe est, elle aussi, insuffisamment rendue par le terme latin «ipse» passé en français. Des notes explicatives s'imposent certes pour suppléer, d'une manière ou d'une autre, à ces imperfections de correspondance entre les mots, à moins de pouvoir créer des termes savants aussi expressifs.

Il est en effet possible de forger des mots pour mieux rendre un sens auquel les termes existants ne correspondent pas. Le terme monothéisme que certains traduisent improprement par « وحدانية : wahdaniyat » devrait être plutôt traduit par « أحادية : ahadaniyat » ce qui s'oppose mieux à polythéisme; et l'on devrait traduire وحدانية plutôt par unithéisme, ce qui correspond mieux à la notion de Dieu un et trine à la fois sans verser dans le polythéisme. La traduction nécessite ainsi la compréhension préalable de toutes les nuances contenues dans le mot et une capacité de création pour forger des termes correspondants dans la langue-cible. «La néologie est une dimension essentielle à tout langage vivant» (Ladmiral, 1994, p.156). Il reste néanmoins vrai que les termes forgés, quelle que soit leur capacité de signification, n'arrivent pas bien souvent à reproduire toute la mémoire des mots originaires, ni à recréer l'atmosphère intellectuelle qui enveloppait ces mots. Pour Danica Seleskovitch, «deux langues ont beau posséder un mot pour une même chose, ces deux mots correspondent rarement l'un à l'autre dans toutes leurs acceptions ou traits de signification» (Seleskovitch Danica, 1975, pp. 35-36).

### **Des mots à équivalence partielle ou lacunaire**

Par ailleurs, tout en reconnaissant qu'il est possible de trouver des équivalences complètes entre certains mots de langues différentes,

désignant les mêmes objets, il est plus courant de rencontrer des équivalences soit partielles, soit apparentes, ou de fausses correspondances, voire des lacunes et des surabondances de termes dans une langue par rapport à une autre. «Le vocabulaire français est riche d'une multiplicité de noms de fromages, de variétés de pain qui reflètent une réalité différente de la réalité anglaise... Ce sont des cas où, à notre avis, il convient de défendre le recours à l'emprunt et à la note en bas de page. Une autre solution consiste à recourir à l'équivalence ou au terme générique: «fromage», par exemple, au lieu d'une variété spécifique. Mais dans la mesure où le traducteur vise à être un médiateur de communication, ne convient-il pas qu'il permette au public d'accéder à une autre civilisation?» (Ballard Michel, 1991, p. 17). Dans la même perspective, des linguistes se sont enchantés à compter plus d'un millier de termes en arabe pour désigner des objets comme l'épée, le cheval, le chameau et le lion. Cela correspond certes à des particularités de la vie tribale des bédouins au désert, qu'il est facile de comprendre en les situant dans leur contexte social, géographique et économique. Mais ce phénomène représente de grandes difficultés pour le traducteur: par exemple: un terme comme «al-yamani اليماني» désigne «une» épée de fabrication yéménite et de forme particulière; un autre comme «al-mouhannad: المهند», une épée fabriquée avec du fer provenant des Indes... Jawad désigne le cheval rapide; al-hisan soit le cheval mâle, soit le cheval ancien; al-adham, le cheval noir, al-faras, soit la jument, soit le cheval... Al-ward désigne le lion qui s'abreuve; al-qunnas, le lion qui chasse; al-hizabre, le lion de forme massive; al-gadanfar, le lion de taille énorme; al-laith, le lion très puissant... Le chameau est, lui aussi, objet de phénomènes analogues; ce qui rend l'opération de la traduction très difficile, dans sa phase de compréhension d'abord, ensuite dans sa phase de réexpression. On peut évidemment suppléer au transcodage des mots en traduisant des mots parents par des groupes de mots ou des périphrases ou par un recours à d'autres procédés... Ce que nous en retenons cependant, c'est la nécessité, pour traduire avec fidélité le sens de certains mots, de recourir à plusieurs mots dans la langue-cible ou à une note explicative du traducteur. Lorsque ces mots sont véhiculés par des structures syntaxiques qui varient d'une langue à une autre, les divergences sont encore plus marquées. «Les différences



de structures syntaxiques des langues imposent leurs contraintes au traducteur de sorte que même le plus médiocre apprenti- traducteur ne procède pas mot à mot, mais respecte la syntaxe de la langue d'arrivée». (Lederer Marianne, 1994, p. 113)

### Contingence des mots

Parallèlement à l'attitude qui estime les mots, il est une attitude qui minimise leur importance. La prise de position pour la primauté absolue des mots ne manque pas de soulever des critiques. Jean Delisle en parvient à intituler son article dans les *Études traductologiques en hommage à Danica Seleskovitch*: «Le froment du sens, la paille des mots» (Lederer Marianne, 1990, p. 61). Il y déclare: «Le traducteur n'est pas un eunuque commis à la garde des mots [...]. Vue sous l'angle du procédé, la traduction interprétative évite le décalque servile des mots au nom de la fidélité au sens et du respect du caractère idiomatique de la langue d'arrivée [...]. En somme, du traducteur qui connaît son métier, on attend qu'il préserve le froment du sens sans nécessairement garder la paille des mots» (in Lederer Marianne, 1990, pp. 61-72). Une phrase telle que: «Cette boisson me rafraîchit le coeur, ou me réchauffe le coeur» ne peut avoir le même sens pour un auteur vivant au Sahara et un autre vivant en Alaska. C'est pourquoi, on peut la traduire soit par هذا الشراب ينعش قلبي ou هذا الشراب يثلج قلبي en fonction des conditions géographiques et climatiques.

La traduction ne peut se réduire en effet à un transcodage de mots. L'opération est en fait beaucoup plus complexe qu'un établissement mécanique de correspondances entre des mots. Le serait-elle même, le souci de fidélité exigerait que la traduction d'un mot par un autre puisse rendre compte de toute la mémoire inhérente au mot source. Même les mots décalqués, voire empruntés, ont besoin de notes explicatives du traducteur qui les explicitent avec leurs charges culturelle, affective, historique, sociale.

Cette intervention de la subjectivité de l'auteur, du traducteur et des destinataires exprime le souci d'une plus grande fidélité au texte

source et la volonté de reproduire tout le sens explicite et implicite contenu dans ses mots. Elle se justifie par l'exigence d'une plus grande objectivité! La fidélité aux mots et à leur histoire contraint le traducteur à transcender leur immédiateté pour en saisir toutes les dimensions. Cela nous conduit naturellement à la théorie du sens qui, par un souci d'une plus grande rigueur scientifique, par une exigence d'une plus grande fidélité au texte source et par une insistance sur la liberté et la créativité du traducteur dans la langue-cible, professe la nécessité de traduire le sens du texte plutôt que les mots de ce texte. «La connaissance de tous les mots et des notions qu'ils recouvrent est une condition nécessaire, mais non suffisante, à la compréhension du sens d'un message» (Seleskovitch Danica, 1975, p. 45).

### *Théorie du sens et mémoire des mots*

Aux antipodes des théories qui s'attachent à la littéralité des mots et à la conception de la traduction comme transcodage de mots, de nombreux théoriciens et praticiens des courants modernes dans le domaine de la traduction, refusent l'asservissement aux mots. «Toutes les recherches effectuées à l'ESIT tendent à prouver que la traduction par équivalences a une validité générale quelles que soient les langues ou les types de textes, littéraires ou techniques, textes de fiction ou de réalité» (Lederer Marianne, 1994, p. 52).

Il suffit d'évoquer les figures de proue qui ont fait la théorie du sens, pionnière et représentative quant à la libération des traducteurs, de l'hégémonie des mots. Parmi les théories qui ont fait peu cas des mots, au moins en apparence, la théorie du sens tient une place de prédilection. Soutenue par l'École Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs (ESIT) de la Sorbonne Nouvelle - Paris III, notamment par Maurice Gravier, Danica Seleskovitch et Marianne Lederer, elle insiste sur un principe fondamental qui devrait régler le processus traductif, à savoir que «le sens est l'objet à saisir et à transférer». Dans un discours prononcé le 25 mai 1977 à la Sorbonne à l'occasion du 2e anniversaire de l'ESIT, Maurice Gravier affirme: «Traduire, interpréter, ce n'est pas remplacer des mots par des mots, substituer une première mosaïque de mots à une autre mosaïque de mots. Il faut

franchir la barrière des mots et de la syntaxe, il faut atteindre le sens, il faut comprendre, c'est le premier moment. Ensuite, il faut réexprimer, au besoin en oubliant les modes d'expression auxquels recourait l'auteur du texte primitif» (in Brauns Jean, 1981, p. 5)

Danica Seleskovitch affirme, pour sa part: «Lorsque, cessant d'examiner des mots isolés, on se penche sur la parole en action, sur le discours improvisé, on constate qu'il n'est plus possible de convertir une langue en une autre. Pour transmettre un message dans une autre langue, il ne s'agit plus de comparer des vocables, mais d'appréhender un sens et de l'exprimer. «L'interprète ne répète jamais les mots de l'orateur, il reproduit ses idées», est le leitmotiv de ceux qui exercent le métier d'interprète de conférence» (Seleskovitch Danica, 1975, p. 69). Pour illustrer ce point de vue, nous recourons à des exemples que n'approuverait pas l'auteur: la traduction d'expressions toutes faites. «La piété filiale» ne peut être traduite littéralement par «التقوى البنوية», mais plutôt par «البر بالوالدين» qui ne peut être traduit littéralement par «don ou aumône aux parents». Le sens d'un mot ne se précise, en effet, que lorsqu'il est employé avec un autre, ou mieux dans une phrase et un texte. Le terme pomme n'est pas le même dans pomme de terre, pomme d'Adam, pomme du Liban... On ne peut le traduire de la même manière.

Dans la même perspective, on peut citer Marianne Lederer qui affirme:

«Tout est interprétation». La traduction ne fait pas exception. Trop longtemps et trop souvent cantonnée dans la mise en œuvre des langues, elle était censée être passage des mots ou des phrases d'une langue aux mots ou aux phrases d'une autre langue. Or, la voie menant à la traduction réussie suppose l'interprétation des textes et l'appel à des connaissances extra-linguistiques... L'opération de traduction n'est pas la même selon que l'on traduit des mots, des phrases ou des textes... La décontextualisation produit une forme de traduction mot à mot que tous condamnent mais que beaucoup pratiquent... La tentation de traduire le mot se substitue... en faussant à l'opération de traduction des textes. J'englobe sous l'appellation traduction linguistique la traduction de mots et la

traduction de phrases hors contexte et je dénomme traduction interprétative, ou traduction tout court, la traduction des textes.” (Lederer Marianne, 1994, p. 9-15). Ainsi seulement, l’on peut comprendre que des proverbes peuvent être traduits. Ils renferment certes un bon sens universel; mais chaque peuple ou chaque civilisation les traduit à sa manière. L’important est de traduire ce bon sens et de suggérer cette manière propre. Ainsi de «Tel père, tel fils» qui devient « هذا الشبل من ذياك الأسد » ou «Qui se ressemble s’assemble» qui devient « إن الطيور على أشكالها تقع ».

La théorie interprétative de la traduction et son corollaire, la théorie du sens, refusent l’asservissement aux mots. «Situé dans la perspective de la théorie du sens, le processus traductif consiste non pas à rendre compte des mots ni à mettre au point un instrument de connaissance, mais à recréer la magie qui se dégage de toutes les composantes affectives et notionnelles de l’œuvre. Établie dans le respect de ses valeurs et des contraintes de la langue-cible, la nouvelle construction verbale est un objet autonome, mais qui lui reste assimilable par sa physionomie d’ensemble, par sa fonction esthétique et par l’effet produit».

Davantage, on peut admettre avec Ladmiral que «s’il n’y a pas en toute rigueur théorique d’authentique synonymie lexico-sémantique au niveau de la langue, il se trouve défini dans la pratique une synonymie contextuelle, situationnelle au sein de la parole-cible d’une traduction». (Ladmiral, 1994. p.66). Plus qu’une correspondance donc entre des mots chargés de mémoire, ce sont des correspondances entre des situations qu’il faut trouver. À ce niveau, les traducteurs pourront plus facilement éviter d’être des «traditeurs» ou des traîtres. S’ils ne reproduisent pas la mémoire des mots, ils ne manquent pas de le faire pour les situations.

En fait, l’ancienne dichotomie de la traduction littérale et de la traduction libre est stérile. Pour Jean Deliste, «l’essentiel est de traduire intelligemment en fonction d’une foule de paramètres, peu importe que ce soit en gardant intacte la forme du texte original ou en la modifiant. Préserver l’intégrité à la fois du sens du message et de la langue d’arrivée est l’idéal vers lequel tend le traducteur

conscientieux. Et, à cet égard, le littéralisme n'offre aucune garantie de «vérité et d'exactitude» (in Lederer Marianne, 1990, pp. 64-65). Si l'attachement à la littéralité émane d'une exigence de fidélité, on peut dire que cette exigence peut être respectée si l'on arrive à reproduire le même sens dans la langue-cible. Or la reproduction du même sens ne refuse pas a priori le transcodage des mots, là où il est possible. Plus, le respect des mots, de leur mémoire et de leur histoire, peut contribuer à une plus grande fidélité au sens lui-même.

Le transcodage des mots n'est pas forcément une atteinte au sens. Le fait de pouvoir trouver dans la langue-cible un mot qui corresponde parfaitement au mot de la langue-source, avec sa charge d'histoire et de mémoire, rend un excellent service à la traduction du sens avec toutes ses dimensions. Dans cette optique, même un partisan de la théorie du sens, Amparo Murtado Albir, peut se permettre d'affirmer que «l'équivalence de traduction est une équivalence de sens; elle est dynamique et contextuelle par nature, car le sens est dynamique. Toutefois, on constate facilement que toute traduction est un mélange d'équivalences contextuelles, dynamiques et éphémères, et d'équivalences de «transcodage» (in Lederer Marianne, 1990, p. 80). Il en parvient même à admettre sous forme de concession «que la possibilité d'emploi des équivalences de transcodage augmente lorsqu'il s'agit de textes à caractère dénotatif plus marqué» (in Lederer Marianne, 1990, p. 81)

La mémoire des mots peut constituer un obstacle à la communication de l'intention réelle de l'auteur. À moins de saisir la mémoire d'un mot et de lui trouver un équivalent suffisant, le traducteur ne sera pas fidèle à ce que l'auteur a exprimé consciemment ou même inconsciemment par son emploi de tel ou tel autre mot. Voilà pourquoi, on ne peut en définitive interdire ou légitimer, dans l'absolu, tout transcodage de mots. À chaque situation, s'impose une solution. Selon Ladmiral, «face à une lacune lexicale de sa langue-cible (un mot «intraduisible»), le traducteur peut avoir recours à la solution désespérée de l'emprunt, qui importe tel quel le terme-source étranger (signifiant et signifié), ou à cette importation plus discrète qu'est le calque (emprunt du signifié sans le signifiant). Dans les deux cas, c'est le plus souvent le mot, mais aussi la chose

elle-même qui sont importés de la langue-culture-source» (Ladmiral, 1994, p. 19).

Les islamologues sont unanimes à utiliser les termes arabes eux-mêmes, auxquels ils ne trouvent pas de termes français à correspondance parfaite. Malgré certaines concordances, la croisade et la guerre sainte ne sont pas les équivalents parfaits du «jihad» qui comporte d'autres dimensions qu'aucun terme français ne contient, à lui seul. Il en va tout autant pour beaucoup d'autres termes, tels que le «الوقف = waqf» que l'on traduit par «bien de mainmorte», ce qui ne rend pas compte de toute la mémoire du terme waqf. Ainsi en est-il également du terme «ummah» auquel ne correspond pas tout à fait le terme «nation». Le terme «ummah» englobe tous les fidèles de la religion quelles que soient leur race, leur origine, leur histoire ou leur culture. Ainsi en est-il du terme «chari'a» qu'il faut reproduire tel quel, plutôt que de le traduire par loi. Le «hadith», dans la civilisation islamique, ne peut être simplement traduit par «propos», car il englobe, en plus des propos, toute la tradition orale de l'Islam. Ainsi de «khalife» ou calife, de l'«imam», de l'«intifada»... Autant de termes propres à la civilisation islamique et au monde arabe, qu'il convient de traduire par emprunt, avec des notes explicatives, pour que la traduction remplisse son vrai rôle de communication entre des personnes, mais surtout entre des civilisations différentes. Les Occidentaux à l'époque de la Renaissance n'ont pas manqué de recourir à ce même procédé pour remplir des vides dans leur civilisation ou leur langue; aussi a-t-on pu introduire en français des termes comme «algèbre, algorithme, alcool, alchimie, alcade...».

Les échanges linguistiques sont des sèves nourricières et dynamisantes pour les peuples et leur culture; À l'instar des Occidentaux, les Arabes, malgré certaines réticences, n'ont pas manqué de recourir au même procédé d'emprunt qu'ils appellent «de manière significative» «arabisation: تعريب». Comme il se produit avec d'autres langues, certains termes en français n'ont pas d'équivalent propre en arabe. C'est pourquoi les spécialistes recourent à l'emprunt pour les traduire. Ainsi de la «ديموقراطية» qui transpose la «démocratie», de «تلفن» qui transpose «téléphoner» mieux que «هاتف», de «راديو» qui transpose «radio» mieux que «مذياع», de «تيفي» pour «télévision», etc.

Ces emprunts n'ont pas toujours la même valeur, ni la même capacité d'expression dans la langue-cible comme dans la langue-source, ni la même intégration dans la langue d'arrivée. Des termes comme «alleluia», «kyrieleison» empruntés tels quels de l'hébreu et du grec évoquent certes, par le même effet de sonorités musicales, une ambiance de prière semblable à l'ambiance originaire dans la langue-source, sans exprimer toutefois, de manière explicite et précise, le même sens «louez le Seigneur dans la joie» et «Seigneur prends pitié» pour tous les priants chrétiens, qu'ils soient français, italiens ou arabes même. Un autre terme «amen = ainsi soit-il» traduit certes la fin d'une prière, sans pouvoir évoquer clairement la charge de sécurité qui caractérise la racine «amn» apparentée à sécurité, tranquillité et foi.

D'autres termes empruntés s'intègrent parfois si étroitement à la langue qu'il devient difficile d'en percevoir l'origine et d'en distinguer toute la portée. Des deux termes: arabe «طاولة : tawila» et latin «tabula = tavula = table», il est difficile de percevoir celui qui est originaire et donc source. Le terme «فلسفة : falsafat» qui n'est autre qu'un emprunt de «philosophia ou philosophie» risque même de se dépouiller de ses origines étymologiques, pour des penseurs originaux comme Kamal El-Hage qui ont voulu y voir plus qu'un amour de la sophia grecque, «un assemblage d'analyse et de synthèse: سف et فل». Le terme magasin, tout en provenant du terme «مخزن : makhzan» en arabe s'en est détaché pour avoir sa propre histoire.

Quoi qu'il en soit, le critère et le défi en même temps, consistent à pouvoir trouver un équivalent au sens qui puisse rendre compte même de la mémoire des mots. À cela tient la difficulté de la traduction, mais aussi sa beauté. «Au lieu de rester en retrait du texte à traduire, de le considérer avec crainte et timidité, de le croire intouchable, le traducteur doit prendre conscience du fait que le simple phénomène de la traduction est déjà, en lui-même, une transformation de certains paramètres. L'intervention ne peut être invisible: autant qu'elle soit bénéfique, et qu'elle apporte au lecteur final, dans toute la mesure du possible, la totalité de ce dont bénéficie le lecteur premier». (Herbulot Florence, *Le traducteur déchiré*, in Lederer Marianne, 1990, p. 273). Et la mémoire des mots n'est pas un élément que l'on peut ignorer

pour la recréation de cette totalité. Sans tomber dans une prétendue «scientificité» terminologique, ni dans un terrorisme «théoriciste», disons en définitive que la fidélité n'empêche pas la créativité. Le lien des deux fait le défi et l'originalité de la traduction. Même si l'«incrémentialisation paraphrastique», selon Ladmiral, fait éclater l'unité spécifique du mot-source et le prive de la fonction terminologique qu'il pouvait avoir dans le texte original, elle s'impose parfois au nom de la fidélité et de la créativité.

Bref, le problème que pose la mémoire des mots peut trouver des esquisses de solutions grâce à divers procédés: emprunts, décalques, création savante de termes équivalents, incrémentialisations paraphrastiques, notes du traducteur, équivalences de sens... On ne peut a priori admettre un seul procédé et refuser les autres. Il est des emprunts excellents: فلسفة, magasin; d'autres, moins réussis linguistiquement mais plus révélateurs de la mémoire des mots: ديمقراطية, alchimie. De même il est des décalques pertinents: محرك traduit moteur depuis le moteur premier en philosophie jusqu'au moteur de toutes sortes d'engins. وحدانية et أحادية traduisent réciproquement monothéisme et unithéisme. Ce qu'il ne faut jamais oublier, que l'on traduise des mots ou des textes, c'est que cette opération devrait nous conduire à «communiquer» avec l'autre: personne, peuple, civilisation; elle devrait nous conduire à «con-naître» l'autre, c'est-à-dire naître avec lui, en assurant toute l'histoire et toute la mémoire des mots qu'il emploie, pour le faire «re-naître» tel quel, identique à lui-même, mais dans le contexte différent d'autres mots, d'une autre langue, d'une autre culture. Par la traduction, on peut réconcilier l'un et le multiple, le même et l'autre, et réaliser la diversité dans l'unité.



## BIBLIOGRAPHIE

- Clas A. et Bouillon P. (dir) (1995), TA - TAO, recherche de pointe et applications immédiates, coll. «Universités francophones», Paris/Beyrouth, AUPELF - UREF - FMA, 521 p.
- Clas A., Thoiron Philippe et Béjoint Henri (dir) (1996), Lexicomatique et Dictionnaires, coll. universités Francophones, Beyrouth, AUPELF - UREF - FMA, 455 p.
- Ladmiral Jean-René (1994), Traduire, théorème pour la traduction, Paris, Gallimard, 284 p.
- Lederer M. (dir) (1990), Études traductologiques en hommage à Danica Seleskovitch. Paris, Minard, 286 p.
- Lederer M. (1994), La traduction aujourd'hui, Paris, Hachette, 223 p.
- Larose Robert (1989), Théories contemporaines de la traduction, Presses de l'Universités du Québec, 2ème éd. 336 p.
- Quillet, Dictionnaire Encyclopédique.
- Seleskovitch Danica (1975), Langage, langues et mémoire, Paris, Minard, 272 p.
- Ballard Michel (1991), La traduction de l'anglais au français, France, Nathan universités, fac. Langues étrangères, France, 268 p.
- Brauns Jean (1981), comprendre pour traduire - perfectionnement linguistique en français. Paris, la Maison du Dictionnaire, 60 p.
- Delisle Jean (1994), La traduction raisonnée, Pédagogie de la Traduction, la Presse de l'Université d'Ottawa, 484 p.
- Chuquet Hélène et Paillard Michel (1989), Approche linguistique des problèmes de traduction, Ophrys, France, 452 p.
- Laplace Colette (1994), Théorie du langage et théorie de la Traduction. Collection Traductologie N°8, Didier Erudition, France, 313 p.
- Mounin Georges (1968), Clefs pour la linguistique, éditions Seghers, Paris, 189 p.

- Zakaria Michel (1997), Influence de la langue arabe sur l'apprentissage du français langue seconde, Liban, 235 p.